

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

1841. 10.

L'ÉDUCATION
DE L'HUMANITÉ,

PAR

GOTTHOLD-EPHRAÏM LESSING;

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS, ET PRÉCÉDÉE
D'UNE INTRODUCTION,

Par P. J.-B.-E.

3 **PARIS,**

LADRANGE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, 19.

—
1841.

L'ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ,

PAR

GOTTHOLD-EPHRAÏM LESSING;

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS, ET PRÉCÉDÉE
D'UNE INTRODUCTION,

Par P. J.-B.-E.

Qui ne connaît pas le petit livre de Lessing intitulé *de l'Éducation du genre humain*? C'est un livre sublime, un livre prophétique, un de ces livres jetés hardiment à un instant solennel entre le passé et l'avenir.

PIERRE LEROUX, *de l'Humanité*,
livre VI, tome II, page 486.



PARIS,

PAGNERRE, RUE DE SEINE, 14 BIS;

LADRANGE, QUAI DES AUGUSTINS, 19.

—
1841.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.



L'ouvrage dont nous publions la traduction était encore à peu près inconnu en France, lorsqu'éclata, comme une révélation soudaine, la magnifique apologie de Pierre Leroux. Après les paroles de louange prononcées par une voix si haute et si puissante, après la brillante approbation d'une intelligence aussi distinguée, à quoi bon l'éloge d'un obscur traducteur?—En puisant à l'œuvre de Lessing quelques idées, M. Leroux lui a imprimé le sceau de l'immortalité. Félicitons donc notre auteur d'avoir trouvé un si noble patron, tout en louant pourtant M. Leroux d'avoir su ranger parmi ses cliens un aussi excellent gé-

nie. — Qu'il nous soit permis toutefois de présenter ici deux réflexions dont le lecteur appréciera la portée critique.

La première est celle-ci : que le point de vue où se place Lessing n'est pas assez vaste. L'auteur devait porter ses regards plus loin, dominer de plus haut les révolutions de l'humanité. Il s'en circonscrit exclusivement dans le cercle de la tradition juive et chrétienne, et c'est là un tort, un tort grave à bien des yeux. — N'eût-il pas été, en effet, plus digne de l'intelligence du célèbre critique d'envelopper dans le plan de l'éducation du monde, non-seulement une partie de l'univers, mais l'univers entier? Par-là Lessing eût évité le reproche qui pèse sur l'histoire universelle de Bossuet ; il n'aurait pas laissé dans l'ombre les contrées reculées de l'Orient, qui, elles aussi, ont vécu leur âge de splendeur, premier foyer où s'est allumé ce flambeau

main, le principe des récompenses et des peines, qui, selon nous, se rattache par le lien le plus indissoluble à la notion de mérite et de démérite.—En effet, qu'enseigne le philosophe allemand, et après lui le philosophe français?—Que l'ame ne quitte point la terre, et qu'elle revit dans un corps nouveau. Mais, d'un autre côté, que disent-ils tous deux? Que le perfectionnement est la loi suprême de l'individu et du genre, de l'homme et de l'humanité : d'où il suit que l'homme ne peut renaître qu'amélioré, que perfectionné. Mais alors, je le demande, où est la punition?—Allons plus loin, et admettons un moment que le coupable reprenne la vie, mais une vie de tourmens, d'angoisses et d'expiation; qu'il revive, mais persécuté, repoussé, mais puni, en un mot, des crimes de sa première existence : croyez-vous qu'il y ait encore là beaucoup plus

e justice que dans le cas précédent?
 nullement. L'homme souffrira, je le
 eux bien, mais il souffrira sans savoir
 ourquoi; il sera puni, mais d'une faute
 u'il ignore : or, est-ce là de l'équité?—
 ivedemment, ce n'est que de la barba-
 ie. Il n'y a punition que lorsqu'il y a
 rime, et il n'y a crime que lorsqu'il y
 conscience de sa faute : vous frappe-
 ez sans doute, mais vous frapperez un
 nnocent. — Est-ce donc là la justice du
 ciel? Ce qui pêche en nous, c'est notre
 personnalité, notre individualité : du
 moment que cette personnalité, cette
 individualité, ont disparu, il n'y a plus
 ai faute ni expiation possible. — En ou-
 tre, pour que nous puissions ajouter foi
 à cette résurrection combinée avec la
 loi du progrès, il ne serait pas inutile
 qu'on voulût bien se donner la peine de
 nous dire dans quel corps a passé l'ame
 de Socrate, et celle de Platon, et celle

INTRODUCTION.

Comme le soldat qui tombé dans le combat, peut-être ne serez-vous pas témoins de la victoire; mais le cri de triomphe de vos frères vainqueurs, les chants d'alégresse des peuples affranchis, de l'humanité désormais en possession d'elle-même, retentiront sur vos cendres émues, et au fond du tombeau vous tressaillerez d'une joie immortelle.

F. LAMENNAIS.

I.

Où allons-nous? vers quel but se dirige notre marche précipitée? Courons-nous à notre perte? marchons-nous à notre salut? Des voix innombrables s'élèvent de la foule, jetant au monde ces cris d'alarme, ces paroles d'épouvante et de doute; et ces voix volent à travers les nations, elles y sèment l'inquiétude et l'effroi; et nul ne s'est levé; et, confiant dans la foi de son cœur et la sainteté de sa cause, nul n'a cherché à sou-

ra-t-elle consommée? — Hommes du dix-neuvième siècle, il ne nous est sans doute réservé que de poser les premières assises de ce majestueux édifice, dont nos enfans eux-mêmes n'achèveront peut-être pas le couronnement! — Ici je m'arrête un instant, j'entends des voix qui me disent : « A quoi bon ces paroles? Déclamations vaines, illusions insensées! la société française a vu s'accomplir ses dernières révolutions; les éclairs de l'orage s'éteignent peu à peu dans le lointain, et l'aurore d'une paix nouvelle commence à luire à l'horizon. En trois jours la nation a terminé son œuvre; elle l'a scellée de son sang : laissez-la se reposer le quatrième jour. » — Déclamations vaines, illusions insensées! — Eh bien! hommes des trois-journées, je veux vous interroger à mon tour : Qu'avez-vous fait pour vous reposer? répondez. — En [politique d'abord, voyons, qu'avez-vous fondé? — Nous avez-vous rendu cette liberté, cette égalité sainte que nos pères avaient vues luire un instant il y a cinquante années? — Non, vous avez

si ce sont là les symptômes de cet état de justice et de force, de calme et d'union, de cet idéal tant de fois rêvé vers lequel l'humanité s'avance continuellement quoique d'un pas imperceptible ! Regardez, et vous répéterez avec moi : Le temps de la consommation n'est point venu ; la société n'est point arrivée au terme de sa course ; elle doit marcher, marcher encore, marcher toujours.

Mais quittons ces régions brûlantes où nos prédilections nous ont entraîné malgré nous ; hâtons-nous d'arriver sur le nouveau terrain que nous nous sommes proposé d'explorer un instant. — Si, de considérations d'ordre social, nous nous élevons à des considérations d'un ordre plus sublime encore, trouverons-nous beaucoup plus d'unité dans les croyances religieuses que dans les convictions politiques ? Sans doute, lorsque j'ouvre la Charte, j'y lis ces mots : Le catholicisme est la religion de la majorité des Français. Mais ne nous arrêtons point à la surface des lettres ; perçons plus loin, je ne

role; mais il m'en soucie peu. Il m'a suffi de constater un fait : c'est que la société est arrivée à une époque de transition, de décomposition et de recomposition, et qu'elle attend un développement nouveau, religieux aussi bien que social.

II.

Le christianisme, ainsi que toutes les religions positives, se compose de trois élémens distincts : la morale, le dogme, et le culte. — De la morale, nous n'avons rien, ou nous aurions fort peu à dire : elle n'est, en général, que l'expression de cette croyance universelle qui se retrouve au fond du cœur de tous les hommes, et qui forme la base de toutes les religions comme de toutes les philosophies un peu avancées. — Aussi n'est-ce point de ce côté que se dirigeront nos observations. — La morale est la partie sainte, sacrée, éternelle du christianisme; c'est à cette source qu'il a puisé sa force; c'est de ce foyer qu'a jailli l'étincelle de vie qui l'a

ligion positive et la religion naturelle. — qui, en définitive, doit rester la victoire. — C'est là un de ces problèmes fondamentaux dont le nœud se délie maintenant sous nos yeux. — Serait-il permis d'ouvrir un instant le livre du destin, et de chercher à lire l'issue de cette lutte qui se renouvelle de nos jours plus sérieuse, plus vivace? — Si la tentative est hardie, elle n'est dépourvue du moins ni de dignité, ni d'intérêt : elle nous pardonnera donc quelques réflexions sur ce sujet. — Les sociétés sont arrivées à une époque où les croyances instinctives, irréfutables des premiers âges, ont quitté la terre sans retour; l'esprit d'examen et de doute qui souffle dans nos âmes, a passé sur toutes nos convictions, sur toutes nos croyances, traditions politiques, traditions religieuses, rien n'a été respecté, tout a été arraché de nos cœurs jusqu'à la dernière racine. La révolution française a fait à peu près table rase dans le sein des nations : il s'agit de rebâtir sur ces débris tièdes encore. — Mais, après avoir pendant si long-temps été fille

terme, ai-je dit, une foule d'enseignemens mystérieux. Il s'agit de savoir si à leur égard eulement il est nécessaire de faire exception aux règles que je viens de tracer, si ces dogmes seuls ont une valeur absolue, ou si par hasard ils ne seraient doués, eux aussi, que d'une bonté relative. — Pour répondre à cette question, choisissons le plus antique des mystères, et voyons si, dans le sens que prend l'église romaine, il peut supporter une sévère analyse de la raison humaine, sauf, dans le cas où il succomberait sous cet examen, à considérer plus tard si en dehors et de l'église et de toute autorité religieuse, ce dogme ne saurait être ramené à une interprétation plus en harmonie avec les principes de l'intelligence commune.

III.

Le dogme fondamental sur lequel repose l'édifice entier du catholicisme, est le dogme du péché originel, dont le mystère de la rédemption n'est que la conséquence : c'est

Q : Avez-vous mûrement réfléchi au sens
 et à l'importance des paroles que vous répétez, vous et
 vos frères, depuis tantôt deux mille ans?
R : Avez-vous bien pesé toute la portée? et,
 en usant des noms mystérieux de chute, de ré-
 demption, n'enseigneriez-vous point, par ha-
 sard, une des plus graves erreurs dans la-
 quelle puisse se fourvoyer l'esprit humain?
Q : Prenez-y garde; toute votre doctrine se
 réduit à ceci : l'enfant doit payer pour le
 père, l'innocent pour le coupable. Mais alors,
R : voyez-vous point que vous transportez
 ainsi les conditions d'un ordre inférieur
 dans un ordre plus relevé? Depuis quand,
Q : dites-moi, les obligations morales sont-elles
 descendues au niveau des dettes transmis-
 sibles, de ces dettes d'argent pour lesquelles
 il importe peu au créancier qui les paie,
 pourvu qu'en somme elles soient payées?
R : N'appelleriez-vous point injuste et bar-
 bare la législation qui permettrait d'exercer
 sur la tête du fils la peine qu'a méritée le
 père pour l'offense mortelle qu'il a faite à
 cette législation? d'exécuter le frère inno-

honneur de votre enseignement et de l'intelligence de ceux qui vous écoutent. Avouez-moi, ou que votre enseignement est en opposition avec la raison humaine, et que cette raison n'est qu'un instrument inutile, nuisible même chez l'homme; ou bien reconnaissez franchement que jusqu'ici votre interprétation a été erronée, ce qui ne serait peut-être pas le parti le moins sage à suivre, mais ce qui assurément n'est point le parti que vous prendrez. — Allons plus loin, attaquons maintenant la question droit au cœur. — Suit-il nécessairement de toutes ces considérations précédentes que le dogme de la chute soit réellement une chimère, un rêve insensé? que Moïse, ce grand législateur du peuple juif, ce grand instituteur de l'humanité, en écrivant l'histoire du premier homme, n'ait prononcé que mensonge, imposture? Certes, devant une telle conséquence de mes paroles, je reculerais pouvant; plutôt m'arracher la langue que proférer un tel blasphème! — Non, ce que j'ai dit n'a pu prouver qu'une chose : c'est

sayer de retrouver la route que de grands génies, croyans ou non, avaient déjà indiquée. — Donc, aux catholiques qui invoquent l'autorité des conciles, j'oppose l'autorité d'Origène, chrétien sans doute, quoiqu'un moins orthodoxe. Ne dit-il pas quelque part : « Si on prend l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde et contradictoire ¹. » — Aux philosophes qui argumentent de l'éternelle raillerie de Voltaire, je cite la parole du plus grand philosophe de l'Allemagne ², qui le premier découvrit l'interprétation que je vais développer. — Inutile de rapporter ici, et dans les temps anciens, le témoignage de Philon qui dit positivement que le récit de la création

¹ Et ailleurs, Homil. v : *Hæc omnia nisi aliter sensu accipiamus quam litteræ textus ostendit, sunt magis et subversionem christianæ religioni quam hortationem ædificationemque præstabit.*

² Emmanuel Kant.

ne compagne, la femme, près de lui. — La femme est tentée par le serpent. — Elle goûte le fruit du bien et du mal, et le présente à l'homme, qui en mange également. — Punition de la désobéissance. — L'homme est chassé du Paradis.

INTERPRÉTATION.

Aux premiers jours de son enfance, l'homme n'est régi que par les lois mécaniques de la nature, auxquelles il obéit fatalement ; ses yeux, à peine ouverts à la lumière, ne sauraient distinguer sa personnalité des lieux et des êtres qui l'entourent : il s'identifie avec l'univers ; s'en séparer serait un effort trop puissant pour la faiblesse de son esprit : tout est en lui, il est dans tout. — Comment, en effet, se comprendrait-il sans ces éléments qui l'abritent, sans cette terre qui le soutient, sans ce ciel qui lui donne la lumière et les ténèbres, le mouvement et le repos ? — L'abstraction suppose une sorte de réflexion sur soi-même, dont l'homme

primitif est encore incapable. — Adam, cet androgyne, représente ainsi l'humanité à l'état de non-connaissance le plus absolu, l'état de non-distinction du moi et du non-moi. L'homme n'est point encore; l'être grossier, végétal, seul a vie. Mais ce somme des sens s'affaiblit peu à peu, le réveil va le faire. — Le non-moi s'est séparé du moi, le tien du mien; le principe femelle a été détaché du principe mâle: Adam est sorti de son engourdissement, il a discerné la femme à ses côtés. Le second pas est terminé, l'humanité est arrivée à son deuxième degré de développement; de l'état végétal, elle vient de passer à l'état sensible, à l'état d'instinct et de sentiment, de la mort à la vie. Tout ce qui peut satisfaire les sens est largement dispensé autour de l'homme: — placé dans les riches et riantes contrées de l'Orient, une nature vierge et bienveillante fournit abondamment aux besoins qu'il commence éprouver déjà: la terre le récompense avec usure du léger travail qu'il dépose dans son sein. Le temps n'est point venu où l'homme

L'homme, vient d'entrevoir les premiers rayons de l'intelligence : la raison s'est manifestée à elle sous l'apparence du serpent, c'est-à-dire de l'être intelligent par excellence suivant les traditions orientales ¹. L'imagination a donné l'éveil à la raison ; Eve a communiqué sa découverte à Adam, et tous deux goûtent le fruit de l'intelligence et tous deux le trouvent bon et convenable à la nature humaine. — La faculté la plus noble de l'humanité a rompu son sommeil ; désormais l'homme s'est élevé au-dessus de l'animal avec lequel il rampait avant ; le feu sacré, le feu divin, a illuminé tout son être. D'un seul coup l'homme est monté jusqu'à Dieu, et l'Eternel a pu dire à ses Chérubins : « L'homme est maintenant comme l'un de nous pour connaître le bien et le mal ². » —

¹ Qu'on se rappelle, en effet, que la Haute-Egypte adorait le dieu Knouphis, le dieu Intelligence, raisonnable par excellence ; et que le serpent Ubeus était le symbole de ce dieu. Voy. Champollion-Figeac.

² Genèse, III, 22.

Voilà donc l'homme intelligent; mais, avec la connaissance, le mal moral a pris, ainsi que le bien, possession de l'empire du monde: l'humanité est désormais livrée à l'orageuse tempête que ces deux principes vont soulever autour d'elle; la sensibilité et la raison sont aux prises. De son paradis d'ignorance, l'homme est emporté dans une mer sans bornes, sur laquelle l'étoile du devoir pourra seule le diriger et dissiper les ténèbres sans cesse accumulées devant ses regards. La religion a donc pu, et à bon droit, considérer le récit de l'arbre défendu, comme le récit de la chute de l'homme. D'élève innocent et parfait de la nature, il est devenu être moral imparfait et coupable; mais chute merveilleuse, dans laquelle l'homme apprend à se connaître enfin! — chute merveilleuse, par laquelle seule il pouvait passer pour arriver au développement complet de sa divine nature! — chute, ou bien plutôt progrès, progrès immense, puisque, ainsi que le dit si bien Schiller, si tu portas le mal moral dans la création, tu ne l'y portas que pour rendre

le bien moral possible! — L'animal s'est évanoui devant l'homme. — Loin donc de ne voir dans le mythe de la chute qu'une fable vaine et insensée, sachons y trouver un enseignement fécond, sachons y lire le plus grand évènement de l'histoire du monde, la prise de possession de l'univers par la connaissance. — Qu'importe que désormais le genre humain soit abandonné à la lutte et à l'orage? Sans doute, l'homme a conquis la liberté et l'intelligence au prix de l'innocence et du repos; mais pourquoi nous inquiéter? avons-nous donc oublié qu'à côté de l'arbre du bien et du mal, croissait aussi l'arbre de vie? c'est cet arbre qu'il s'agit de rejoindre; c'est à sa découverte qu'a marché, que marche et que marchera sans cesse l'humanité. — Que le catholicisme, qui a si souvent trouvé la raison humaine rebelle à son joug, cesse donc de vouloir frapper dès le principe l'intelligence du sceau de la réprobation. De l'élément moral, de l'élément rationnel, connaissant, qui se manifeste à l'homme, qu'il cesse de faire l'élément vicieux, ten-

lateur; de l'obéissance instinctive, passive, qu'il cesse de faire l'élément divin ! Ah ! qu'il ne redise plus : La raison vient du démon, et l'autorité vient de Dieu. Car nous serions alors en droit de lui demander si par hasard il préférerait l'adoration grossière, inintelligente de l'instinct, au respect noble, sublime, de la raison. — En vain vous avez cherché à étouffer l'idée de Moïse sous les plis et replis de votre interprétation ; en vain vous avez voulu tuer l'esprit par la lettre : l'esprit a vaincu, et a conservé vivant le souvenir de cet arbre de vie, vers lequel la suprême volonté l'attire invinciblement.

V.

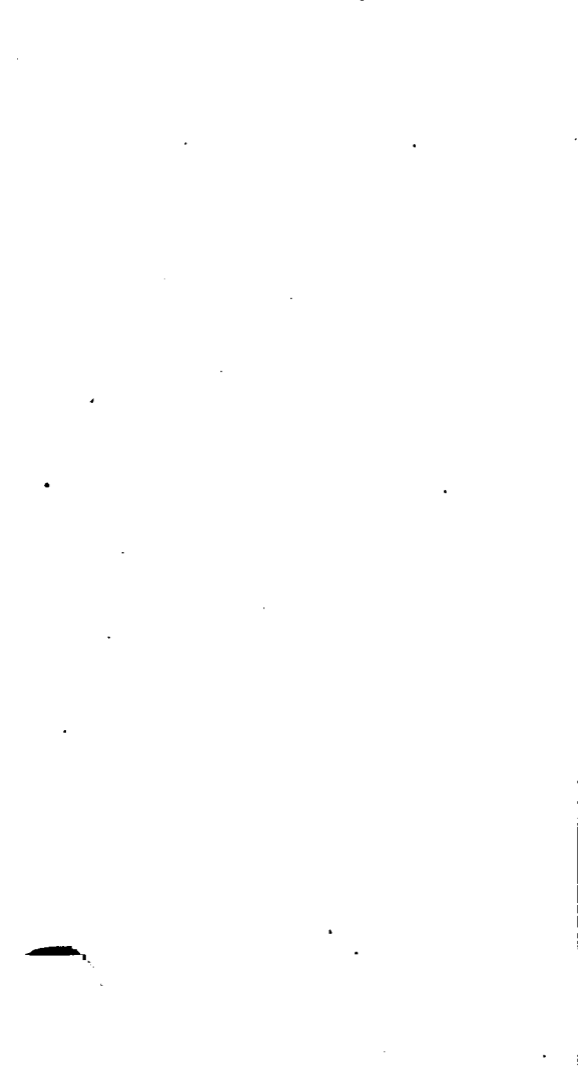
L'homme a connu le bien et le mal moral : la distinction du tien et du mien va créer l'égoïsme, le culte de l'intérêt personnel, le triomphe de l'individu sur l'espèce, de la partie sur le tout. Le mal est conçu, la possibilité de son accomplissement l'est aussi, la réalité ne peut tarder ; le crime apparaît,

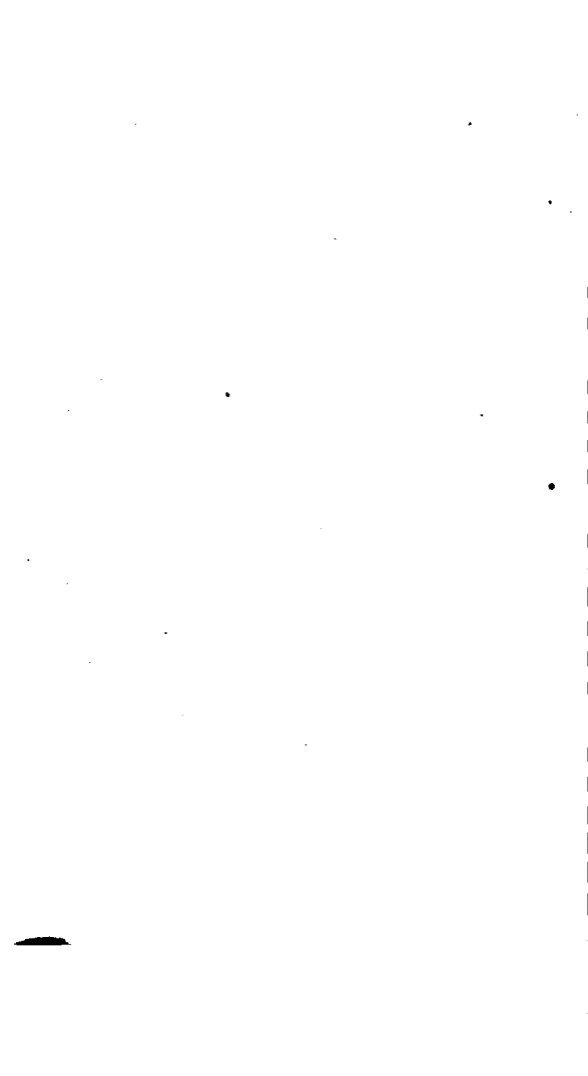
il s'approche, il existe : Caïn a tué Abel, le péché règne sur l'univers. Cet empire, pourtant, ne peut être que transitoire, que passager : le mal doit être repoussé, il doit être effacé ; mais comment le sera-t-il ? en d'autres termes, par quels moyens secrets s'opèrera le triomphe définitif de la justice et du bien sur la terre ? — Tel est le second problème de l'humanité. — L'homme a été chassé d'un paradis d'ignorance, il doit reconquérir un paradis de certitude et de liberté. — Mais par quelle voie y parviendra-t-il ? — Je réponds, par l'éducation, par une éducation progressive. — Qu'est-ce que la vie de l'humanité, en effet, sinon un perfectionnement continu, échelle mystérieuse qui unit la terre au ciel, et que le genre humain gravit, à pas lents sans doute ; qu'importe du reste, s'il la gravit enfin ? Tout se réduit ainsi à rechercher quelles lois mystérieuses président et présideront à cette éducation. — Eclairons-nous ici à l'immortel flambeau qu'a allumé Lessing : prenons donc l'homme individuel, et examinons

ment essentiellement morales, essentiellement dignes de la nature humaine : c'est le temps de l'éducation par les religions positives et les systèmes philosophiques, l'âge des grands révélateurs et des grands sages, l'ère de Christ et de Socrate. — Vient enfin l'âge viril, cet âge qui depuis deux siècles travaille le monde de sa formation, et qui sera le dernier, peut-être même l'âge éternel de l'humanité. — Ainsi s'opère le grand mystère de la rédemption ; c'est ainsi qu'il s'accomplit par l'apparition de ces sages, de ces révélateurs, sublimes envoyés de Dieu pour donner au monde le moyen de se purifier de ses iniquités, pour établir toujours plus ferme le règne de la raison et de la fraternité au-dessus des vaines réclamations des sens et de l'égoïsme, pour soustraire l'homme de plus en plus à la tyrannie du mal, du péché, je dirais presque pour le racheter de sa chute : merveilleuse rédemption d'une chute merveilleuse ! — Le mythe d'Adam et la mission de Christ renferment à mes yeux un symbole sublime de cette vérité, et qui

d'ailleurs, que conviennent ces réticences sous lesquelles la peur cache ses pensées; nous craignons pas de répéter, dis-je, que tous les hommes qui ont contribué au perfectionnement de notre nature, sont tous, à différens degrés, des verbes du Très-Haut, quel que soit l'endroit de la terre où leur lumière ait lui : tous ils ont contribué plus ou moins à éclairer le monde, à l'arracher des ténèbres du péché; tous ils ont donc mérité le titre de rédempteurs de l'humanité. Alors de ce point de vue vaste comme l'univers nous n'hésiterons plus à proclamer que le temps des messies, des révélateurs, n'est point évanoui; nous dirons qu'il vient et qu'il viendra encore de ces fils de Dieu, qu'il est même impossible qu'il n'en vienne point, puisque en effet ce serait nier le perfectionnement de l'homme, qui est pourtant une de ses premières lois. — Qu'importe, dirons-nous avec Strauss, que ces sages ne dépassent pas le génie de Christ? ne suffit-il pas, en effet, qu'ils soient plus voisins des générations présentes, plus en rapport avec leur

ant la mission de son divin maître, il
 cé autour de lui le cercle fatal de Popi-
 du jour qu'il a dit à la raison hu-
 e, ainsi que l'Éternel aux flots de la
 : « Tu n'iras pas plus loin ! » le catholicis-
 est frappé lui-même du coup mortel. Il
 revêtu de ses propres mains du linceul
 bre, avec lequel il descendra dans la
 e.— Le christianisme renfermait deux
 ens : le symbole et l'idée, — la matière
 ntelligence.— Le symbole était bon pour
 temps; l'idée pouvait seule rester éter-
 e.— Mais les catholiques se sont arrêtés
 usivement à la forme; ils n'ont point osé
 rder le voile : aussi sont-ils demeurés
 tés; ils se sont identifiés avec le sym-
 . Or, le symbole est sensible; il se maté-
 se, se pétrifie : aussi les catholiques se
 -ils immobilisés, pétrifiés pour ainsi dire,
 le dogme. Le catholicisme est encore de-
 t; mais posez la main sur ce grand corps,
 tez! le cœur bat à peine; il ne battra
 tôt plus.— Le protestantisme lui-même
 culé devant les conséquences de son œu-





L'ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ.



§ 1.

Ce que l'éducation est pour l'homme individuel, la révélation l'est pour l'humanité tout entière.

§ 2.

L'éducation est la révélation qui se passe dans l'homme individuel; et la révélation est l'éducation qui s'est passée dans l'humanité, et qui s'y passe encore.

§ 3.

Que l'éducation, à la considérer de ce point de vue, puisse avoir de l'utilité dans la pédagogie, je ne veux pas le rechercher ici; mais dans la théologie, il peut être assurément d'une très-grande utilité, d'un haut intérêt, pour lever une foule de difficultés, de se représenter la révélation comme une éducation du genre humain.

§ 4.

L'éducation ne donne rien à l'homme qu'il ne puisse avoir de lui-même : elle lui donne ce qu'il pourrait avoir de lui-même ; seulement elle le lui donne et plus rapidement et plus facilement. De même aussi, la révélation ne donne rien à l'humanité, rien que la raison humaine, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre ; seulement elle lui a donné et lui donne plus hâtivement les plus importantes de ces choses.

§ 5.

Et comme pour l'éducation, ce n'est point chose indifférente que l'ordre dans lequel elle développe les facultés de l'homme, puisqu'elle ne peut tout apporter à l'homme d'une fois ; de même, Dieu, par sa révélation, a dû garder un certain ordre, une certaine mesure.

§ 6.

Quoique le premier homme ait été doté de la notion d'un seul Dieu, il était pourtant impossible que cette notion, communiquée et non trouvée, persistât long-temps dans toute sa pureté. — Aussitôt donc que la raison humaine, aban-

cela arrive aussi pour les enfans qu'on laisse développer d'eux-mêmes : beaucoup restent complètement grossiers ; quelques-uns se forment jusqu'à étonner.

§ 21.

Mais de même que ces heureuses exceptions ne prouvent rien contre l'utilité et la nécessité de l'éducation, de même l'exception des quelques peuples païens qui, jusqu'à présent, paraissent avoir eu l'avance dans la connaissance de Dieu sur le peuple élu, ne prouve rien contre la révélation. L'enfant de l'éducation débute d'un pas lent, mais sûr ; il rejoint tard l'enfant de la nature plus heureusement organisé ; mais il le rejoint cependant : bientôt il le devance, et dès-lors celui-ci ne le rejoint jamais.

§ 22.

De même, — je laisse de côté le dogme de l'unité de Dieu, qui se trouve et ne se trouve pas dans les livres de l'Ancien Testament, — de ce que, tout au moins, le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui qui s'y rattache, le dogme de peines et des récompenses dans une vie future sont entièrement étrangers à ces livres, cette

mission prouve tout aussi peu contre leur origine divine. Et cela peut fort bien s'accorder encore avec les miracles et les prophéties qui sont contenus dans l'Ancien Testament : car, supposez que non-seulement on ne trouve point ces dogmes dans la Bible, mais que même ils ne soient point véritables; supposez que pour les hommes, en effet, tout finisse en cette vie: l'existence de Dieu en serait-elle moins prouvée? Serait-il moins loisible à Dieu, serait-il moins convenable à Dieu de s'intéresser directement au sort mortel d'un peuple de cette race passagère? — Les miracles que Dieu accomplit pour les Juifs, les prophéties qu'il fit écrire par eux, n'étaient point seulement pour quelques Juifs périssables au temps desquels miracles et prophéties se manifestèrent, se répandirent : Dieu avait en vue le peuple juif tout entier, l'humanité tout entière; peuple, humanité, qui doivent peut-être éternellement durer sur la terre, quand même chaque Juif à part, chaque homme à part, mourrait pour toujours.

§ 23.

Encore une fois, l'absence du dogme de l'immortalité de l'âme dans les écrits de l'Ancien

vie, répartition si peu en harmonie avec la vertu et le vice, n'est point la plus forte preuve qu'on puisse invoquer en faveur de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie dans laquelle ce nœud se délie, il est toutefois certain que l'esprit humain, sans ce nœud à délier, n'aurait pas de long-temps, — peut-être même jamais, — atteint une preuve plus forte, plus serrée. Car qui donc l'aurait excité à rechercher cette preuve ? La seule curiosité.

§ 29.

Tel ou tel Israélite put très-bien sans doute avoir entendu les menaces et les promesses divines qui se rapportaient à l'ensemble de la nation, à chacun de ses membres individuellement, et s'être arrêté sur cette pensée fixe, que quiconque est pieux doit aussi être heureux, et que celui qui est ou devient malheureux porte la punition de ses iniquités, punition qui se changera de nouveau en bénédictions dès qu'il se sera dépouillé de ses souillures. — Tel fut, à ce qu'il semble, celui qui écrivit le livre de Job : car le plan de ce livre est entièrement conçu dans cet esprit.

§ 30.

Mais il était impossible que l'expérience jour-

nalière confirmât cette croyance; ou bien, si elle la vérifiait, c'était seulement sur le peuple en masse, afin de lui faire connaître et saisir cette idée de récompense et de peine qui ne lui était point encore familière. — Si l'homme pieux, en effet, avait été complètement heureux, et si c'eût été, en outre, une conséquence de son bonheur, que nulle pensée de mort, effrayante, ne dût interrompre sa sécurité, qu'il mourût âgé et rassasié de la vie, comment pourrait-il aspirer à une autre vie? comment songer dès-lors à ce après quoi il n'aspirait point? — Mais si l'homme pieux ne songeait point à cet avenir, qui donc devait y songer? — Le méchant, — qui sentait la peine de ses fautes, et, quand il détestait cette vie, faisait si bon marché de l'autre?

§ 31.

Il importait beaucoup moins que quelques Israélites niassent ouvertement, expressément l'immortalité de l'ame et la rétribution future, parce que la loi n'y faisait point allusion. — La négation d'un seul, — cet homme fût-il un Salomon, — n'arrêtait pas les progrès de l'intelligence commune, et était déjà en elle-même une preuve que le peuple s'était avancé d'un grand pas vers

§ 34.

Jusqu'ici le peuple juif avait révééré dans son Jehovah plutôt le plus puissant que le plus sage de tous les dieux; il l'avait redouté comme un Dieu jaloux, colère, plutôt qu'aimé. — Et ceci vient à preuve que l'idée qu'il se formait de son Dieu un, très-haut, n'était point précisément l'idée juste que nous devons concevoir de Dieu — Cependant le temps était venu, que cette idée devait s'élargir, s'ennoblir, se rectifier : pour cela, Dieu se servit d'un moyen tout naturel, d'une mesure plus juste, d'après laquelle le peuple trouva l'occasion de l'apprécier.

§ 35.

Au lieu que jusqu'ici le peuple israélite avait seulement estimé son Dieu au prix des misérables idoles des petites et grossières peuplades voisines, avec lesquelles il vivait en rivalité perpétuelle, il commença, dans la servitude, au milieu de la sage nation des Perses, à le mesurer à l'Être des êtres, tel qu'une raison plus exercée l'avait reconnu et honoré.

§ 36.

La révélation avait guidé la raison du peuple juif; et maintenant la raison, à son tour, éclairait cette fois la révélation.

§ 37.

C'était le premier service réciproque que toutes deux se fussent rendu; et, aux yeux du Créateur, une telle influence mutuelle est si peu meséante, que sans elle l'une des deux, révélation ou raison, serait devenue inutile.

§ 38.

L'enfant, envoyé chez l'étranger, vit d'autres enfans qui savaient davantage, qui vivaient plus convenablement, et il se demanda tout honteux : — Pourquoi ne sais-je point aussi cela? pourquoi ne vis-je pas ainsi? N'aurait-on pu m'enseigner cela dans la maison de mon père? n'aurait-on pu m'y retenir pour cela? — Alors il recherche ses livres élémentaires, que depuis long-temps il a pris en dégoût, afin de rejeter la faute sur ces livres. — Mais, voyez! il reconnaît que la faute ne gtt point dans ces livres; que la

faute est entièrement la sienne, la sienne propre; que c'est à lui seul qu'il doit imputer de ne pas savoir tout cela depuis long-temps, de ne pas vivre ainsi depuis long-temps.

§ 39.

Comme dès-lors les Juifs, à l'occasion des doctrines plus pures de la Perse, reconnurent dans leur *Jehovah* non-seulement le plus grand de tous les dieux nationaux, mais *Dieu* avant tout; comme ils purent le trouver tel dans leurs saintes *Ecritures* étudiées derechef, et montrer aux autres qu'il y était réellement; comme ils témoignèrent, ou du moins comme ils durent trouver indiquée dans ces *Ecritures* une horreur pour toutes les représentations sensibles de ce Dieu, aussi forte que celle que les Perses avaient toujours eue; qu'y a-t-il d'étonnant qu'avec un tel culte envers la Divinité, ils aient trouvé grace aux yeux de Cyrus, avec un culte que ce prince reconnaissait sans doute bien au-dessous du sabéisme pur, mais bien au-dessus pourtant des grossières idolâtries qui s'étaient emparées des contrées abandonnées par les Juifs?

§ 40.

Ainsi éclairés sur leur propre trésor jusqu'à-

lors inconnu, ils revinrent peuple tout autre, peuple dont le premier soin désormais fut de rendre chez lui cette lumière durable. Bientôt il ne fut plus question d'apostasie ni d'idolâtrie : on peut bien, en effet, être infidèle à un Dieu national; mais à Dieu, jamais, dès qu'une fois on l'a connu.

§ 41.

Les théologiens ont cherché de différentes manières à expliquer ce changement complet de la nation juive; et l'un d'eux, qui a très-bien montré l'insuffisance de toutes ces diverses explications, voulait enfin donner pour la cause véritable de ce changement, « l'accomplissement » visible des prophéties proclamées et écrites sur » la captivité de Babylone et le retour de cette captivité. » Mais cette cause même, en cas qu'elle soit la véritable, ne peut l'être qu'autant qu'elle suppose déjà des idées plus élevées sur Dieu. Il faut d'abord que les Juifs aient reconnu que le don des miracles et la prédiction de l'avenir conviennent uniquement à Dieu : deux pouvoirs qu'ils avaient d'abord accordés à de fausses idoles; ce qui avait été le motif pour lequel miracles et prophéties avaient jusqu'alors produit sur eux une impression si faible, si passagère.

§ 42.

Sans doute, les Juifs avaient connu aussi le dogme de l'immortalité de l'ame au milieu des Chaldéens et des Perses; ils étaient devenus familiers avec cette idée dans les écoles des philosophes grecs en Egypte.

§ 43.

Cependant, comme, à considérer les saintes Ecritures, il en était tout autrement de ce dogme que du dogme de l'unité et des attributs de Dieu; comme dans ces livres celui-ci frappait les yeux les moins clair-voyans de ce peuple sensuel; que celui-là, au contraire, voulait être cherché; comme, sur ce dernier dogme, des *préparations* étaient encore nécessaires, et que jusqu'alors il n'y avait eu que des *allusions* et des *indications*; la croyance à l'immortalité de l'ame, naturellement, ne pouvait jamais dès-lors devenir la croyance du commun peuple : elle fut et resta toujours la croyance d'une secte particulière.

§ 44.

Une *préparation* au dogme de l'immortalité de

l'ame, — j'appelle ainsi, par exemple, la menace divine de punir les crimes du père sur ses enfans, jusqu'à la troisième et quatrième génération, — habituaient les pères à la pensée de vivre avec leurs descendans les plus reculés, et de pressentir le malheur qu'ils avaient attiré sur la tête de ces innocens.

§ 45.

Une *allusion*, j'appelle ainsi ce qui devait simplement séduire la curiosité et exciter une question. — Telle est la manière de parler qui se présente souvent : *être réuni à ses pères*, pour mourir.

§ 46.

Une *indication*, j'appelle ainsi ce qui contient quelque part un germe d'où la vérité, encore retenue, doit s'échapper et se développer. — Telle était la conclusion tirée par le Christ de la dénomination du Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob. Cette indication me parait susceptible d'être transformée en une forte preuve.

§ 47.

Dans de telles préparations, allusions et indications, consiste la perfection *positive* d'un livre

§ 56.

Depuis très-long-temps déjà, les hommes supérieurs de cette partie de l'humanité étaient habitués à se laisser guider par une ombre de s nobles principes. Pour survivre seulement près cette vie dans le souvenir de leurs concitoyens, le Grec et le Romain faisaient tout.

§ 57.

Il était temps que quelque autre chose de véritable après cette vie exerçât, par l'attente, sur les actions de ces peuples une influence dans la vie.

§ 58.

Aussi Christ fut-il le premier docteur *positif, rationnel*, de l'immortalité de l'ame.

§ 59.

Le premier docteur *positif* : — positif par les prophéties qui semblaient s'accomplir en lui; positif par les miracles qu'il opérait; positif par sa propre résurrection, par laquelle il avait scellé sa doctrine. Si cette résurrection, si ces miracles, nous pouvons encore les prouver aujourd'hui,

je laisse ces questions de côté, de même que je laisse de côté celle-ci : Quelle a été la personne de ce Christ? Tout cela peut avoir été puissant autrefois pour l'acceptation de sa doctrine; maintenant cela n'est plus aussi puissant pour la connaissance de la vérité.

§ 60.

Le premier docteur *pratique* : — car au lieu de conjecturer, d'espérer, de croire l'immortalité de l'âme comme une spéculation philosophique; autre chose est de diriger sa conduite intérieure et extérieure d'après sa croyance.

§ 61.

Et Christ le premier du moins enseigna à diriger ainsi. — Car, quoique déjà cette croyance avait été introduite avant lui chez maints peuples, que les méchantes actions seraient punies encore dans la vie future, ce ne devait être cependant que celles qui causaient préjudice à la société civile et qui, pour cela, recevaient déjà leur punition dans cette société. Recommander une pureté de cœur intérieure en considération d'une vie à venir, était réservé à Christ seul.

§ 71.

Tu apprends par l'expérience la même chose dans l'adolescence de l'humanité, au sujet du dogme de l'immortalité de l'ame. — Elle est *prchée* dans le second livre élémentaire, comme révélation, non *enseignée* comme résultat de conclusions humaines.

§ 72.

De même que nous pouvons maintenant, pour le dogme de l'unité de Dieu, nous passer de l'Ancien Testament; de même que nous commençons aussi insensiblement, pour le dogme de l'immortalité de l'ame, à pouvoir nous passer du Nouveau Testament : — des vérités que nous devons regarder long-temps encore avec étonnement comme des révélations, jusqu'à ce que la raison ait appris enfin à les déduire d'autres vérités déterminées, et à les y réunir, ne pourraient-elles pas encore éblouir nos regards dans ce second livre? —

§ 73.

Par exemple, le dogme de la Trinité : — ne pourrait-on pas l'entendre comme si ce dogme,

ès des écarts infinis à droite et à gauche, de-
 t enfin amener l'esprit humain sur la voie de
 onnaître que Dieu ne peut être *un* dans l'en-
 dement, chez lequel les choses finies sont
 es; qu'ainsi son unité a dû être une unité
 nscendentale qui n'exclut point une sorte de
 dtiplicité? — Dieu, du moins, ne doit-il pas
 air la représentation la plus complète de lui-
 me, c'est-à-dire une représentation dans la-
 elle se trouve tout ce qui est en lui-même?
 Is tout ce qui est en lui se trouverait-il dans
 te représentation, lors même que de sa réalité
 ulaire, ainsi que du reste de ses attributs, il
 aurait qu'une simple représentation, qu'une
 ple possibilité? — Cette possibilité épuise
 n'essence de ses autres qualités; mais épuise-
 lle aussi l'essence de sa réalité nécessaire?
 Je ne crois pas. — Il suit de là que Dieu ne
 it avoir une représentation complète de lui-
 me, ou que cette représentation complète
 t être aussi nécessairement réelle qu'il l'est
 même. Sans doute que l'image qui de moi se
 léchit sur le miroir, n'est qu'une vaine repré-
 tation de moi-même, parce que ce miroir n'a
 moi que les rayons de lumière qui tombent
 sa surface. — Mais si cette image renfermait

tout sans exception, tout ce que j'ai moi-même serait-ce là encore une vaine représentation? serait-ce pas plutôt un véritable redoublement moi-même? — Quand je crois reconnaître un semblable redoublement en Dieu, peut-être mon erreur est-elle plutôt dans les mots que dans les idées; et cependant il reste toujours incontestable que ceux qui veulent rendre ces idées populaires, auraient difficilement pu s'exprimer plus clairement, plus convenablement que par la dénomination d'un fils que Dieu engendré toute éternité.

§ 74.

Et le dogme du péché originel ¹ : — ne pourrait-on pas l'entendre comme si tout finissait par nous convaincre que l'homme, au premier plus bas degré de son humanité, n'est pas complètement maître de ses actions qu'il puisse suivre la loi morale ?

§ 75.

Et le dogme de la rédemption par le fils :

¹ Voyez, en ce qui concerne le dogme du péché originel et de la rédemption, l'explication rationnelle esquissée par le traducteur.

pe pourrait-on pas l'entendre comme si tout nous forçait à admettre que Dieu, malgré cette impuissance originaire de l'homme, avait cependant préféré lui donner des lois morales, et lui pardonner ses nombreuses transgressions en contemplation de son *fiis*, — c'est-à-dire en contemplation de l'ensemble absolu de toutes ses perfections, ensemble devant lequel et dans lequel chaque imperfection de l'individu disparaît, — à ne pas lui donner ces lois, et à l'exclure de toute félicité morale, félicité qui ne peut se comprendre sans lois morales ?

§ 76.

Qu'on ne m'objecte pas que ces subtilités de raisonnement sont interdites sur les mystères de la religion. — Le mot mystère signifiait, dans les premiers temps du christianisme, tout autre chose que ce que nous entendons maintenant : et la transformation des vérités révélées en vérités rationnelles, est absolument nécessaire, si elle doit être de quelque secours à l'humanité. Lorsqu'elles ont été révélées, elles n'étaient sans doute pas encore des vérités rationnelles; mais elles ont été révélées pour le devenir. Elles étaient pareilles au *facit* que l'arithméticien pré-

sente à ses élèves, afin qu'ils puissent se diriger par-là dans leurs calculs. Les élèves veulent-ils se contenter du *facit* donné d'avance : ils n'ap prendront jamais à calculer, et ne rempliront point les intentions dans lesquelles le bon maître leur a donné un guide pour leur travail.

§ 77.

Et pourquoi, nous aussi, ne pourrions-nous pas être dirigés par une religion dont la vérité historique, si on le veut, paraît si équivoque? pourquoi, cependant, ne pourrions-nous pas être dirigés vers des idées plus justes, plus rapprochées du vrai, sur l'essence divine, sur notre nature, sur nos rapports avec Dieu, idées auxquelles la raison humaine ne serait jamais arrivée d'elle-même?

§ 78.

Il n'est pas vrai que des spéculations sur ces objets aient jamais causé de malheur, aient jamais été nuisibles à la société civile. — Non, ce n'est point aux spéculations; c'est à la folie, à la tyrannie pour empêcher ces spéculations; c'est aux hommes qui ont pour spéculation de ne pas permettre leurs spéculations, qu'il faut adresser ce reproche.

concevoir une telle calomnie! — L'éducation a son but pour le genre aussi bien que pour l'individu. Ce qui est élevé, est élevé pour quelque chose.

§ 83.

Les perspectives flatteuses qu'on découvre à l'adolescent, les honneurs, le bien-être qu'on fait jouer à ses regards, qu'est-ce cela, sinon des moyens de l'élever jusqu'à l'homme, jusqu'à l'homme, qui alors, quand même ces perspectives d'honneurs, de bien-être s'évanouiraient, est du moins capable de faire son devoir?

§ 84.

Quoi! l'éducation humaine vise à ce but, et l'éducation divine n'y tendrait pas? — Ce qui réussit à l'art avec l'individu, ne réussirait point à la nature avec l'espèce? Calomnie! calomnie!

§ 85.

Non. Il viendra, il viendra certainement, le temps de la consommation; il viendra, le temps où l'homme, se sentant plus convaincu d'un avenir toujours meilleur, ne sera cependant pas

point vrai que la ligne la plus courte est toujours la droite.

§ 92.

Tu as tant de choses à entraîner sur ta route éternelle, tant d'écarts à faire à droite et à gauche! — Eh quoi! s'il était bon qu'il fût arrêté que la grande lente roue qui porte sans cesse l'humanité plus près de sa perfection, ne pût être mise en mouvement que par de petites roues plus rapides, dont chacune fournit son activité isolée!

§ 93.

Eh bien, il n'en est pas autrement. — La route sur laquelle le genre humain s'avance à son perfectionnement, chaque homme individuel (tel plus tôt, tel plus tard) doit d'abord l'avoir parcourue. — Quoi! dans une seule et même vie l'avoir parcourue? L'homme peut-il, dans la même vie, avoir été un juif sensuel et un chrétien spirituel? peut-il, dans la même vie, les avoir dépassés tous deux?

§ 94.

Pas ainsi, sans doute! — Mais pourquoi chaque

omme ne pourrait-il avoir existé plus d'une fois dans ce monde !

§ 95.

Cette hypothèse n'est-elle si risible que parce qu'elle est la plus ancienne ? parce que l'entendement humain, avant que les sophismes de l'école ne l'aient égaré et affaibli, l'avait conçue aussitôt ?

§ 96.

Pourquoi ne pourrais-je pas, une fois déjà, avoir fait ici-bas vers ma perfection tous les pas qui peuvent produire pour l'homme uniquement des punitions et des récompenses temporelles ?

§ 97.

Et pourquoi ne ferais-je pas une autre fois tous ceux que la perspective des récompenses éternelles nous aide si puissamment à faire ?

§ 98.

Pourquoi ne devrais-je point revenir aussi souvent que je suis disposé à acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités ? Me suis-

